

une chaleureuse éloquence, développant les idées résumées dans la circulaire de septembre signée par M. de La Valette et affirmant que la question romaine était résolue. Il y a un passage de son discours qui a provoqué une vive émotion et qui aura du retentissement au dehors; c'est celui-ci: « Le jour ou le Zuluideres serait menacé par l'ambition prussienne, la France et l'Angleterre sauraient tenir à la Prusse un langage qui lui ferait comprendre que le temps des folles prétentions est passé. » Et le *Moniteur* constate à ce moment un très vif mouvement d'approbation sur tous les bancs. D'ailleurs M. Rouher a déclaré que la Prusse a donné sous ce rapport à la France les garanties les plus absolues. M. Thiers pourra reconnaître que de ce côté le but de ses interpellations est atteint.

M. Jules Favre a commencé un discours très incisif signalé par un incident assez grave motivé par la prétention de l'orateur de discuter les actes et paroles de l'Empereur que la Constitution reconnaît responsable devant le pays. Demain M. Thiers doit prendre de nouveau la parole.

Les bureaux du Corps législatif ont refusé d'admettre la demande d'interpellation de M. Picard au sujet du Sénatus-Consulte. Il y a eu 43 voix pour et 154 contre.

Je signalerai à votre attention une dépêche de Vienne d'après laquelle la Russie demanderait des explications à l'Autriche au sujet de ses armements. Cette dépêche nous paraît tout simplement ridicule ou bien l'Agence Havas aurait dû dire sur quelle autorité elle s'appuie pour transmettre des renseignements qui sont très graves s'ils ne sont pas absurdes.

On assure que le maréchal Niel viendra soutenir devant la Chambre le projet de réorganisation de l'armée. TH. CAHOT

Paris, 18 mars.

Les faits déplorables qui se sont passés dans votre ville, contrastent étrangement avec le calme que n'ont cessé de montrer à Paris les ouvriers en grève.

Une personne qui a eu l'honneur d'être reçue hier par l'Empereur, me dit que Sa Majesté se montre affectée de ces événements. De fréquents télégrammes font connaître l'état des choses.

M. Jules Favre a dû prendre la parole dès le début de la séance d'aujourd'hui, pour terminer le discours qu'il avait commencé samedi. M. Thiers doit parler après lui et l'on dit que M. Rouher répliquera immédiatement. La Chambre entendra donc dans la même séance les trois grands orateurs.

Les débats des Chambres remplissent en grande partie les colonnes de nos journaux de Paris et des départements. Il ne reste plus de place pour le fretin des nouvelles quotidiennes que l'on dédaigne. L'attention publique ne se reposera du reste que pendant quelques jours, car la loi sur la réorganisation militaire ne tardera pas à venir en discussion, et il n'y a pas une famille qui ne soit intéressée à la solution de cette grave question.

Des révélations curieuses, mais qui ne dévoilent pas un mystère pour tout le monde, nous arrivent de Berlin. Il résulterait de déclarations des journaux berlinois, que M. de Bismark, à deux reprises, aurait fait à la France des ouvertures en vue des compensations territoriales que la France pourrait réclamer pour l'agrandissement éventuel de la Prusse. L'Empereur repoussa ces avances. Après la paix entre l'Autriche et la Prusse, le gouvernement français serait revenu sur cette question de compensations; mais alors M. de Bismark aurait répondu qu'il ne pouvait plus donner après la victoire ce qu'il offrait avant le combat. Voilà les révélations des journaux prussiens, ils ne révèlent rien du tout: cela avait été dit et répété, et le gouvernement n'avait démenti aucun des bruits qu'on fit courir alors.

La question du Luxembourg paraît subir un temps d'arrêt, c'est-à-dire que la

Prusse persiste à occuper Luxembourg comme place fédérale. Il est à regretter que dans les discours prononcés pendant les trois dernières séances, il n'ait pas été dit un mot du Luxembourg. Y a-t-il de ce côté une cause future de conflit?

La Bourse est agitée; la spéculation se montre inquiète de la situation politique. Pourtant on continue de signaler une grande abondance de capitaux disponibles.

La Commission Impériale vient, dit-on, de décider que l'ouverture de l'Exposition aurait lieu, le 1^{er} avril, quand même tout ne serait pas prêt. Par conséquent, la cérémonie d'inauguration aura lieu de la manière projetée, mais on ne compte pas que les travaux puissent être complètement terminés avant le 1^{er} mai.

Nos critiques n'ont pu se mettre d'accord sur les qualités ou les défauts du *Don Carlos* de Verdi, et dans le public se retrouvent les mêmes contradictions. Verdi s'est complètement trompé, disent les uns; le voilà rangé parmi les disciples de Wagner, affirment les autres. Quelques-uns seulement admirent sincèrement l'œuvre nouvelle qu'ils reconnaissent différente, mais digne des meilleurs du maestro. L'expérience nous a appris que pour les productions de ce genre, les premières impressions sont parfois bien vite modifiées; par conséquent nous nous abstenons de nous prononcer.

La nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas fils a obtenu un grand succès au gymnase. Les idées de *Madame Aubray* sont conçues dans le même ordre d'idées que les drames et les comédies de l'auteur. Ce vaillant et souple esprit ne sort pas d'un certain cercle de conception: il s'agit encore de la réhabilitation sociale d'une femme déçue. Cette fois la femme ne meurt pas, elle ne tue pas son amant, elle rentre dans la société par la porte du mariage qu'a ouverte un amour honnête. Ce qui fait surtout le mérite de cette pièce c'est le style châtié, c'est l'esprit qui pétille partout, c'est surtout une délicatesse dans les portraits de femme et une sensibilité qui font vibrer chez lui une corde inconnue jusqu'à présent.

CH. CAHOT.

Dans notre numéro de samedi soir, nous n'avons pu mentionner que succinctement les déplorables événements dont notre ville a été le théâtre et qui resteront dans son histoire comme un souvenir de deuil et de désolation. Nous devons aujourd'hui donner un récit complet et fidèle des faits.

Disons-le tout d'abord, il résulte des renseignements que nous possédons, qu'une influence occulte dirige les meneurs des ouvriers. Quelle est cette influence? C'est ce que nous pourrions peut-être dire quelque jour.

La grève qui était décidée depuis longtemps, s'est déclarée d'abord dans le tissage de M. François Roussel, rue des Arts. A leur rentrée dans les ateliers, à une heure, les ouvriers trouvèrent affichés le nouveau règlement, cause du conflit. Ils refusèrent de travailler aux conditions nouvelles et quittèrent l'établissement dans la plus vive agitation. Pendant ce temps, les autres tissages se mettaient aussi en grève.

La bande des émeutiers partie de chez M. François Roussel et à laquelle se joignirent en grand nombre d'autres mécontents, alla briser les vitres dans quelques établissements, chez MM. Delattre père et fils, au tissage de M. François Roussel, au domicile

particulier de ce dernier, chez MM. Grimont, rue du Collège, Bodin, quai du canal dont les ouvriers se joignirent aux assaillants, et enfin chez MM. Eloy-Toulemonde, Lepoutre, Dillies frères.

Les émeutiers dont la fureur semblait croître avec le nombre, se dirigèrent alors vers le tissage de MM. Delattre. Malgré les efforts de la police qui dut céder, ils enfoncèrent les portes et s'emparèrent de tous les outils de la forge. Les magasins furent pillés, les étoffes lacérées, jetées au vent, trainées dans la boue, les machines de la préparation détruites; mais, grâce à l'énergie d'ouvriers de l'établissement, le tissage fut respecté. La caisse, qui ne contenait heureusement que quelques centaines de francs, a été forcée et les livres du tissage brûlés.

Comme toujours, les vengeances particulières se mêlaient au désordre public. Le concierge, dont les ouvriers croyaient avoir à se plaindre, vit sa maison livrée au pillage, ses meubles brisés et jetés par les fenêtres.

Les mêmes scènes se renouvelèrent au tissage de M. François Roussel, rue des Arts, et là encore la police fut impuissante à faire respecter la propriété. L'établissement et la maison du directeur furent saccagés, les métiers brisés, rien ne fut épargné. Et ce n'était là que le prélude d'excès plus épouvantables encore!

A sept heures et demie, le feu se déclarait chez M. Desrousseaux, rue du Grand-Chemin, et à huit heures et demie chez M. Henri Roussel-Leconte, près la rue de Tourcoing; la maison d'habitation de M. Ph. Scamps, qui est voisine, était livrée au pillage.

Rien ne pourrait décrire la stupeur dont fut frappée notre ville lorsque le tocsin lui annonça ce qui se passait. Jamais dans les plus mauvais jours de nos révolutions, on n'avait vu de faits aussi inouis. Où s'arrêteraient ces forcenés? telle était la pensée générale.

Nos braves et dévoués Sapeurs-Pompiers se multipliaient; mais, à chaque instant, les émeutiers leur suscitaient des obstacles imprévus, éloignant par là la menace et les voies de fait, les citoyens qui voulaient porter secours; ou bien, ils pénétraient dans le tissage, brisaient les métiers et y amoncelaient les matières de combustion.

L'incendie du tissage de M. Desrousseaux fut cependant assez rapidement comprimé; mais les dégâts sont très-considérables. C'est surtout l'établissement de M. Henri Roussel qui a été le plus endommagé; les ouvriers qui travaillaient en ce moment, ont été chassés et ont dû céder devant le nombre. Tous les métiers ont été mis en pièces, le reste du matériel jeté par les fenêtres, les bureaux détruits et les incendiaires ont fait un auto-dafé avec les livres de commerce.

Toutes ces horreurs s'accomplissaient avec un calme, une sérénité

qui glaçait l'âme, mais qui prouvait aussi qu'on exécutait un plan dès longtemps conçu.

Enfin, on annonça la venue de la troupe (il était huit heures et demie)! Les émeutiers qui se trouvaient sur la place de la Mairie accueillirent les cuirassiers au cri de *Vive l'Empereur!* et ces acclamations ironiques continuèrent pendant toute la soirée. D'autres criaient: *A bas l'Angleterre! A bas le Libre-Echange!* Ceux-ci étaient dans le vrai en attribuant au Libre-Echange la crise terrible que nous traversons en ce moment et qui atteint tout à la fois les patrons et les ouvriers.

M. le procureur impérial vint à Roubaix vers trois heures. M. le Préfet du Nord et M. le procureur général arrivèrent ensuite. Ces magistrats, ainsi que les membres de l'Administration municipale, s'installèrent en permanence à la Mairie.

La présence des cuirassiers et de la troupe de ligne mit un terme aux scènes de désordres dont nous étions témoins depuis midi. Des bandes assez nombreuses continuèrent à circuler en ville en chantant, et la foule stationna longtemps sur la place de la Mairie.

La nuit, des vitres furent encore cassées au tissage de M. Eloy-Toulemonde, et une collision s'engagea rue du Moulin-Brûlé avec des cuirassiers; l'un d'eux fut désarçonné mais ne reçut aucune blessure; on fit quelques prisonniers.

On envoya de la cavalerie et de la ligne à Watrelos où quelques désordres avaient aussi eu lieu.

La journée de dimanche a été calme. Des postes militaires ont été installés dans tous les tissages. De nombreuses patrouilles circulaient en ville. La foule a visité les établissements qui avaient été pillés ou incendiés. Aucune démonstration hostile ne s'est produite.

Des arrestations très-nombreuses ont eu lieu. Une instruction a été commencée.

La journée de lundi s'annonçait d'une façon inquiétante. Dès le matin, des rassemblements nombreux se formaient sur la place de la Mairie. On s'attendait à de nouveaux désordres.

A Watrelos, une bande d'ouvriers venue de Roubaix voulut empêcher le travail dans le tissage de M. Leclercq-Dupire, des vitres furent brisées, des dégâts commis, mais la troupe s'empara des plus mutins et la présence de M. le Préfet réussit à rétablir l'ordre.

M. Scancier a visité aussi la plupart des tissages de Roubaix. Partout il s'est adressé aux ouvriers, et ses paroles de conciliation ont été bien accueillies.

Dans l'après-midi, un bataillon de chasseurs de Vincennes arriva à Roubaix. Un détachement fut envoyé à Watrelos.

Grâce à ces précautions, l'ordre ne fut plus troublé. Deux cabarets ont été fermés.

Une réunion des délégués des patrons et des ouvriers a eu lieu. Nous avons entendu émettre des idées excellentes. Voici notamment comment s'est exprimé M. Scripuel-Roussel:

« Depuis quatre mois il est entré en France pour quarante millions de marchandises anglaises dans des conditions de bas prix que la fabrication de Roubaix n'a encore pu atteindre.

« Or, en admettant qu'il existe à Roubaix 8 à 10 mille métiers mécaniques dont un quart serait destiné à produire l'article à bon marché, ne faut-il pas nécessairement pour lutter contre la concurrence étrangère que ces métiers soient conduits de la manière la plus économique et pour y arriver ne faut-il pas qu'un ouvrier puisse produire deux métiers? »

Il est vrai que cette mesure va supprimer momentanément mille ouvriers, mais comme les commissions reviendront aussitôt que les prix de vente des tissés seront abaissés de toute l'économie qui en résultera, si on les évalue en six mois au même chiffre de 40 millions, il est évident pour les produire il faudra monter quatre mille métiers en plus et par conséquent occuper deux mille ouvriers.

TOUT COMPTE FAIT LA FABRIQUE DE ROUBAIX OCCUPERA DANS CES NOUVELLES CONDITIONS MILLE OUVRIERS DE PLUS QU'AUJOURD'HUI. Joignez à cela que tous les petits articles tissés dans les environs de Cambrai, Nurlu, etc., pourront par cette économie de main-d'œuvre être fabriqués dans Roubaix et y procurer une plus grande somme de travail. Il en résultera pour tous une meilleure situation par une plus grande concentration de la fabrication.

Il n'y a donc rien à craindre pour l'avenir, le travail me paraît assuré pour tout le monde, à la condition que nos bons ouvriers voudront bien comprendre qu'ils doivent avec nous LUTTER CONTRE LA CONCURRENCE ANGLAISE ET L'IMMENSE IMPORTATION DE TISSUS ÉTRANGERS, comme nos braves soldats savent lutter sur les champs de bataille pour la gloire et la défense du pays.

Que nos braves ouvriers se rassurent et reprennent leur travail, c'est le seul moyen de prouver leur dévouement aux intérêts de leurs familles, et à la prospérité de notre industrieuse cité.

Voici les dispositions qui ont été adoptées dans la réunion de lundi:

Art. 1^{er}. Le règlement relatif aux amendes sera discuté et décidé par le conseil des Prud'hommes moitié patrons moitié ouvriers, à partir du 19 courant.

Art. 2. Tout ouvrier sera libre d'accepter de travailler sur un ou

moi, ce mariage ne se ferait pas, allez. — Bien, Marianne, bien, me dit-il en souriant tout d'abord; je vois que je puis vous charger d'une commission pour votre maîtresse. Dites-lui qu'elle ne doit plus pleurer et que ce soir, je signerai son contrat de mariage. Elle comprendra ce que cela veut dire.

Emma poussa un cri de joie et porta vivement la main à son cœur comme pour en arrêter les battements joyeux. Elle ne devinait point ce qui devait se passer le soir; mais les paroles d'Amédée, transmises fidèlement par la gouvernante, lui disaient assez clairement d'espérer. Elle n'était donc pas abandonnée. Toutes sortes de suppositions, possibles ou invraisemblables, se pressaient, se heurtaient dans son cerveau; elles les accueillait toutes et n'en adoptaient aucune. Enfin, elle résolut d'attendre avec calme et confiance la réalisation de l'espérance qui venait de pénétrer en elle.

Marianne reprit: « Après m'avoir parlé, M. Amédée me quitta et rejoignit M. Saurain, le médecin, qui se promenait seul à l'autre bout de la place. Et tous deux s'en allèrent du côté de Longue-Porte.

— Le docteur! murmura Emma, c'est singulier. Mais qu'importe, reprit-elle aussitôt, pourvu que je sois sauvée. Qu'ai-je besoin de comprendre?

Puis, s'adressant à la domestique: « Ma bonne Marianne, dit-elle, je te remercie; tes paroles, tu le vois, m'ont consolée; je ne pleure plus.

— C'est vrai. Oh! que je suis heureuse, s'écria joyeusement l'excellente femme.

Elle n'avait absolument rien compris au

changement à vue qui venait de se faire sous ses yeux; mais elle ne chercha pas à en apprendre davantage. Sa maîtresse ne pleurait plus; pour elle, c'était tout. Le reste lui importait fort peu.

Un instant avant de se rendre sur la place, où nous savons que l'ami de son neveu l'a rencontré, le docteur appela Charlotte et lui dit:

« Je serai occupé toute la matinée! je ne déjeunerai pas ici, tu prévoieras mon frère, Charlotte.

Puis, remettant à la vieille fille une fiole en verre bleu, longue comme la moitié de l'index:

« Tu verseras le contenu de ceci dans son café avant le de lui servir; tu entends? »

— Entendu, monsieur Charles, fit Charlotte avec un sourire glacial.

Ils échangèrent un regard mystérieux et le médecin s'en alla, pendant que la servante cachait la précieuse fiole dans sa poitrine.

Le déjeuner fut servi à l'heure ordinaire. M. Saurain n'était pas sans émotion, et, comme les émotions possèdent le don d'enlever l'appétit même à ceux qui sont habitués à manger beaucoup, l'ex-notaire eût à peine avalé quelques bouchées, qu'il déclara ne plus avoir faim. Charlotte enleva les plats et servit le café. M. Saurain ne le prit pas, comme toujours, en le dégustant goutte à goutte: il le but, cette fois, en homme très-pressé et qui tremble de perdre une minute. Presque aussitôt, il sentit tomber sur ses paupières une sorte de lourdeur étrange, et quelque chose comme une lassitude extrême passa dans tous ses membres.

« Quelle chaleur affreuse! dit-il; j'é-touffe! »

— Je vais ouvrir les fenêtres, monsieur, dit Charlotte qui, souriant malignement, ne perdait pas de vue le vieux garçon.

M. Saurain ouvrit sa tabatière devant lui et se mit à priser avec rage, coup sur coup, croyant ainsi vaincre le sommeil qui s'abatait sur lui. Mais après quelques secondes:

« Voilà qui est bizarre, dit-il; j'ai beau lutter contre ce sommeil ridicule, je le sens qui me gagne de plus en plus; ma tête me semble de plomb, mes yeux se ferment... »

Un effroyable bâillement lui coupa la parole.

« Monsieur a bien envie de dormir, dit hypocritement la vieille fille; il devrait se jeter un instant sur son lit. Une heure de sommeil vous ferait du bien; à votre réveil vous vous trouveriez dispos et tout-à-fait reposé.

— C'est juste, Charlotte, c'est très-juste. D'ailleurs, je... je dors déjà. Aidez-moi à gagner... ma chambre.

La robuste fille passa son bras sous celui de son maître et le porta presque jusqu'à son lit. Un instant après, M. Saurain ronflait, non pas agréablement, mais en faisant le plus de bruit possible. Charlotte s'était enfoncée de la chambre en éclatant de rire.

A cinq heures, M. Journeux, seul dans son salon, attendait M. Auguste Saurain, le notaire et quelques invités. Au milieu du salon, devant une table carrée, couverte d'un tapis imagé de nombreux dessins pleins de fantaisie, on avait placé un fauteuil, celui du notaire, sans doute. Les autres fauteuils, débarrassés de leurs

housses, et tout fiers de montrer leur reps quelque peu défranchi, semblaient se regarder en riant de l'un à l'autre bout du salon. Les candélabres, placés sur la cheminée, de chaque côté d'une pendule marbre et bronze, avaient reçu de nouvelles bougies. Le lustre lui-même, suspendu au milieu de la rosace du plafond, avait été convié à la réjouissance de ce jour; son cuivre crasseux, taché de vert-de-gris, était devenu luisant à grands coups de torchon enduit de tripoli.

A cinq heures et trois minutes, M. Grassin, habillé de noir, cravaté de blanc, se fit annoncer. Il était accompagné d'un personnage vêtu identiquement comme lui et qui réglait son pas, ses manières et jusqu'à ses gestes, sur ceux de M. Grassin. Devant eux la porte du salon s'ouvrit à deux battants et ils firent leur entrée, graves et raides, ainsi que le voulait la circonstance.

« Mon cher monsieur Grassin, dit le rentier, vous êtes le... les premiers arrivés, je veux dire. Ma fille elle-même n'est pas encore descendue. Sa toilette... vous comprenez? »

M. Grassin s'inclina, et montrant son compagnon:

« M. Jordelet, un de mes confrères, dont la présence nous est indispensable. »

Nouveau salut empressé de M. Journeux, qui adressa audit Jordelet un sourire qui signifiait: je ne comprends pas pourquoi vous êtes si nécessaire; mais cela doit être, puisque M. Grassin le dit. Soyez donc le bienvenu. Il prit à part M. Grassin et lui chuchota à l'oreille:

« Je suis le plus heureux des pères, monsieur; ma fille est tout-à-fait changée

depuis ce matin; elle ne pleure plus; elle a même ri deux ou trois fois.

— Cela me métonne en rien, monsieur Journeux. Mais veuillez jeter un coup-d'œil sur le contrat que vous présente M. Jordelet. »

Le rentier prit l'acte, s'assit dans le fauteuil près de la table et commença à lire du regard. A chaque instant sa tête approuvait en s'inclinant.

« Une question, monsieur Grassin, dit-il en s'arrêtant. Pourquoi avez-vous mis: Auguste Saurain, notaire à Langres? Il n'est plus notaire, puisqu'il a vendu son étude. »

— Nous avons mis cela avec intention, monsieur Journeux, soyez-en persuadé.

— Oh! alors c'est bien, c'est parfait. Il continua. Mais tout-à-coup, il posa le doigt sur un mot, passa son autre main sur ses yeux, et le nez collé sur le papier, il relut toute une ligne jusqu'à cinq fois. Les deux notaires se regardaient en souriant. Le rentier appela M. Grassin.

« Voyez lui dit-il, est-ce que je me trompe? Est-ce que je ne lis pas bien? Qu'y a-t-il d'écrit là? »

— Cent mille francs, lut le notaire. C'est la dot.

E. RICHEBOURG.

(La suite au prochain numéro.)